

FRANCE-CULTURE

Emission « Comme au théâtre » de Joëlle Gayot

Chronique : « Les sorties de Caroline Loze »

Consacré académicien en 1970, Eugène Ionesco a signé quelques-uns des plus grands classiques du répertoire contemporain, parmi lesquels *La Cantatrice Chauve* et *La Leçon*. Voilà plus de 50 ans que les deux « anti-pièces » sont jouées sans interruption au Théâtre de la Huchette – du jamais vu dans l'histoire du théâtre ! Mais s'il côtoie Molière et Marivaux au Panthéon des dramaturges français, cet éminent représentant du théâtre de l'absurde n'en continue pas moins de fasciner pour sa modernité et son avant-gardisme. Alors qu'on fête cette année le centenaire de sa naissance, Roger Planchon lui rend hommage avec sa reprise d'*Amédée ou comment s'en débarrasser*, jusqu'au 19 avril au Théâtre Sylvia Monfort. Et il n'est pas le seul ! Jean Dautremay, au Studio-Théâtre de la Comédie Française, et les jumelles Odile Mallet et Geneviève Brunet, au Théâtre Essaïon, l'ont devancé en mettant en scène *Les Chaises*. Sans oublier Jean-Marie Sirgue qui reprend, au Théâtre de Poche-Montparnasse, son *Rhinocéros*, créé en 1996.

Rien à voir ici avec la mise en scène de Jean-Louis Barrault qui apporta à l'auteur son premier grand succès, ou encore celle, plus tardive mais non moins remarquée, d'Emmanuel Demarcy-Morta au Théâtre de la Ville. Le spectacle de Jean-Marie Sirgue a ceci d'original qu'il a été écrit d'après la nouvelle publiée trois ans avant la célèbre pièce. L'histoire et les personnages restent les mêmes à quelques variations près. On y retrouve Bérenger, l'anti-héros alcoolique, son ami Jean, féru d'ordre et de discipline, Daisy la jolie dactylo, le patron Monsieur Papillon, le Logicien, les époux Bœuf, l'épicier, le vieux monsieur... Tout ce petit monde mène une vie paisible jusqu'au jour où un rhinocéros fait son apparition. Bientôt, c'est l'invasion dans la petite ville de province. D'abord effrayés, ses habitants vont vite céder à la fascination des bêtes féroces, se transformant un à un en pachyderme. Seul Bérenger résistera à cette folle épidémie de « rhinocérite ».

Dépassant le cadre de l'intimité bourgeoise des premières pièces, Ionesco nous livre ici une fable éminemment politique. L'absurde n'en reste pas moins son arme de dénonciation. Lui qui a vu ses amis roumains céder aux sirènes du fascisme, lui qui a été témoin de l'émergence du nazisme, utilise le thème kafkaïen de la métamorphose pour figurer les ravages de la fascination totalitaire. Cependant, sortie du contexte intellectuel et politique des années 60, la nouvelle révèle son étonnante universalité. Qu'ils soient politiques ou culturels, les rhinocéros modernes ne manquent pas dans le monde actuel. Face à ces nouvelles formes de totalitarisme, le propos de Ionesco raisonne plus que jamais comme un appel à la résistance... même si la solitude peut être le prix à payer.

Dans les créations de Barrault et Demarcy-Mota, une galerie de personnages s'agitaient dans les immenses salles de L'Odéon et du Théâtre de la Ville. Dans son *Rhinocéros*, Jean-Marie Sirgue est seul sur la toute petite scène du Théâtre de Poche-Montparnasse. Il est Béranger, narrateur et unique personnage de la nouvelle. Et malgré l'exiguïté et la proximité, la magie prend. En 45 minutes, c'est tout l'univers de Ionesco qui s'ouvre à nous, dans sa fantaisie poétique et sa féroce ironie. Un bureau avec quelques bouquins, parmi lesquels *Rhinocéros* (doit-on voir ici une stratégie de métadiscours sur l'acte d'écriture et l'engagement qui s'exprime à travers lui ?), un petit lit, un réfrigérateur en piteux état et un vieux poste de radio TSF constituent l'unique décor de la pièce. De prime abord, on ne voit qu'une misérable mansarde. Mais là encore, Jean-Marie Sirgue a le don d'ubiquité et nous transporte bien au-delà de la chambrette. De la petite place de la ville avec son bistrot à la chambre de Béranger, en passant par le bureau où il travaille et l'appartement de son ami Jean, le comédien schizophrène fait vivre tous ces lieux, comme il fait vivre chacun des personnages composant ce microcosme provincial. Pas un recoin qui ne soit exploité, pas un accessoire qui ne soit mobilisé pour éveiller l'imaginaire du spectateur ! Ainsi en va-t-il du vieux frigo qui, au-delà de sa fonction première, sert aussi de tableau velleda au Logicien exposant sa démonstration truffée de syllogismes. Les lumières, subtiles mais efficaces, viennent souligner le jeu coloré et sensible de Sirgue. Chaque syllabe mastiquée, mordue, soufflée, scandée nous fait entrer dans l'intelligence du texte de Ionesco. Quant à la métamorphose en rhinocéros, c'est par la transformation intérieure des personnages qu'elle nous est suggérée, et non par le recours à des costumes sophistiqués et autres subterfuges scéniques. Moins extravagante, la pièce n'en raisonne qu'avec plus de noirceur. Mais, s'il partage avec nous la lucidité du maître de l'absurde, Jean-Marie Sirgue a aussi voulu souligner son optimisme : plutôt que de clore le spectacle sur le suicide de Béranger comme dans la nouvelle, il a choisi d'y ajouter la note d'espoir concluant la pièce de Ionesco, puisque le héros décide finalement de résister au nom de l'humanité.

Caroline LOZE